

PIERRE GINISTY

(Promotion 1913-1914)

NOTICE PAR M. PAUL-FRANÇOIS

Le jour de Noël 1914, Pierre Ginisty, dans les tranchées au nord d'Ypres, était brutalement ravi à la tendresse des siens, à l'affection de ses confrères, aux promesses du plus brillant avenir.

Cependant la vie paraissait devoir inlassablement le combler; des vertus précieuses, des dons exceptionnels et une alliance heureuse lui avaient assuré le renom dans les deux carrières où il dépensait parallèlement son activité : le Barreau et les Lettres.

Au Palais, où Pierre Ginisty ne comptait que des amitiés, il plaida avec succès de nombreuses affaires correctionnelles vers lesquelles il était naturellement conduit par la singularité de la clientèle et le pittoresque des audiences. Il avait apporté au concours de la Conférence une volonté de réussir qui ne triompha pas sans peine d'une timidité presque maladive et d'une défiance de soi qu'il ne parvint à vaincre que plus tard.

Cependant il brillait tout particulièrement dans les cercles moins officiels par le charme d'une conversation toujours variée, nourrie de fines anecdotes, par l'acuité de son sens critique et par la finesse de son jugement.

Il était invinciblement attiré par la littérature et le théâtre.

Il y avait les meilleures excuses. Son père, Paul Ginisty, l'éminent écrivain, l'archéologue et le bibliophile érudit,

qui fut longtemps directeur du théâtre de l'Odéon, avait inculqué de bonne heure à Pierre le goût des belles-lettres et des beaux-arts; l'affection profonde de son beau-père, Adolphe Brisson et de M^{me} Yvonne Sarcey, qui le chérissait à l'égal d'un fils, lui avait ouvert toutes grandes les portes de la Maison des Annales dont il était devenu, avec ses beaux-frères, l'enfant de prédilection.

La collaboration de Pierre Ginisty aux *Annales politiques et littéraires* fut appréciée dès son début. Avec ses « Croquis du Palais », il se révèle un écrivain de qualité, doué de verve enjouée, de drôlerie de bon aloi, d'un sens profond de l'observation qui donnent souvent à penser à Jules Moineau, son prédécesseur et son maître.

Dans une série d'articles remarquables, il sut aussi, sous une forme aimable et dénuée d'artifices, présenter à ses jeunes cousines de la Maison des principes de droit usuel que chacune pouvait avoir la prétention de connaître avant d'aborder la vie, le mariage et leurs diverses conséquences.

Des études nombreuses et documentées de critique dramatique avaient fait remarquer Pierre Ginisty par M. Hébrard, qui devait l'attacher à la rédaction du *Temps*. Il lui avait demandé sa collaboration pour une suite d'articles renouvelés de Jérôme Paturot qui devait s'intituler aussi : « A la recherche d'une position sociale. »

Sa carrière dramatique s'annonçait également brillante. Déjà le Théâtre Michel avait donné un acte de lui et le « Palais littéraire » pouvait représenter en 1919, sur la scène de l'Odéon, une fine comédie, satire de nos mœurs professionnelles, où se révélait, sans conteste, un auteur dramatique de classe.

Telle fut la carrière heureuse et brève de Pierre Ginisty ! Telle fut sa vie facile et belle...; elle ne nous laissa pas le temps de le mieux connaître.

Sa mort allait nous permettre de fixer définitivement sa personnalité, et de mettre en pleine lumière la noble beauté

de son âme. Pour se révéler tout entière, il lui fallait une circonstance exceptionnelle où se manifeste l'élite. La guerre devait sans retard la lui fournir.

Il était officier de réserve. Sous-lieutenant d'infanterie à la mobilisation, un mois plus tard promu lieutenant, il attendait impatiemment dans le Midi de la France l'heure de se rendre au front.

Des mains pieuses ont réuni toutes les lettres que, pendant les quatre mois qui ont précédé sa mort, Pierre Ginisty écrivait aux siens.

Elles nous donnent son image fidèle. Elles nous livrent sa tendresse et son ardeur, sa sensibilité contenue et la fleur de son esprit charmant. Nous sentons, à les lire, qu'il s'efforce, pour apaiser les angoisses de ceux qu'il aime et réagir contre le pressentiment de sa fin prochaine, de paraître gai, toujours.

Car ce pressentiment, sans aucun doute, habite en lui... et cet avertissement secret, loin d'entamer son courage, lui donne une généreuse et fébrile impatience à vouloir défier le danger...

Il est à Béziers puis à Pézenas, retenu par ses chefs, pour compléter l'instruction des nouvelles recrues. Mais toute sa pensée est avec ceux qui se battent; c'est une obsession...

Je suis toujours là, le cœur serré, écrit-il à son père, je t'en prie, aide-moi à filer d'ici. Tu es à même de voir des gens qui peuvent user de leur influence pour me faire envoyer au front... je te demande instamment d'agir... je suis exaspéré d'être au dépôt quand les autres se battent...

Une semaine plus tard :

Rien encore! pas d'ordre de départ! ce ne sont pourtant pas les assurances réitérées du commandant qui me font défaut. Et moi, qui m'étais mis, dès mon arrivée, à l'étude de la comptabilité en campagne!

Et encore :

La confiance que tu dis régner à Paris est partagée par nous. On les aura. Mais pourvu que j'y sois !

Enfin une dépêche, une dépêche triomphante, annonce aux siens que son plus cher désir est exaucé. Sa joie déborde de la dernière lettre qu'il adresse à sa jeune femme :

Ma chérie, deux mots à la hâte pour te dire que je suis à Béziers où j'achève de m'équiper. J'ai quitté hier Pézenas et nos adieux avec le commandant et tous mes camarades seront pour moi d'inoubliables souvenirs.

Sac au dos, par la route, tambours et clairons en tête, nous quittons la ville. Le capitaine, derrière la clique, avait tenu, malgré sa jambe malade, à nous accompagner pendant quelques centaines de mètres. Puis, à un coude de la route, il s'est arrêté, a redressé son dos voûté et, au « Garde à vous » nous a salués de l'épée.

Quand le premier, je suis passé à sa hauteur, je lui ai vu, aux coins des yeux, deux grosses larmes...; quelle poignée de mains nous nous sommes donnée ! ...

J'ai reçu ta dépêche que je garde sur moi, et celle de ta maman. Dis à tes parents que je veux les rendre fiers de leur gendre. Je ne sais ce qui est écrit dans ma destinée, mais je pars le cœur rudement joyeux ! Au surplus, j'ai de bons vêtements de laine, une gourde avec un rhum excellent, du tabac anglais et une vieille amie de pipe. Que faut-il de mieux ? Voilà ! ma chérie ! C'est peut-être la dernière lettre que je t'écris. Aux tranchées, je n'aurai, sans doute, le temps que d'écrire des cartes. »

« C'est peut-être la dernière lettre que je t'écris !... »

Il semble que Pierre Ginisty prévoit exactement le coup qui va l'atteindre. Il arrive à Dunkerque le 16 décembre ; le 22 décembre, il descend aux tranchées devant Ypres ; c'est son premier contact avec l'ennemi ; le jour de Noël, à midi, il tombe frappé d'une balle en pleine poitrine.

Sa mort fut celle d'un héros.

Le rapport de son sergent-major, dans son émouvante simplicité, est le premier, mais aussi le plus bel hommage qui ait été décerné à la mémoire sainte de notre malheureux camarade :

Le lieutenant Ginisty, écrit le sergent-major Lebrun, commandant la 1^{re} compagnie, a été tué d'une balle au poumon droit, ce matin, en observant le tir de l'artillerie.

Il était 11 h. 45. M. Ginisty était en observation derrière le parapet de la tranchée, lorsqu'une balle vint le toucher à la hauteur du sein droit. Immédiatement pansé par moi et le caporal Simon, nous l'avons placé, du mieux que nous avons pu, dans son poste de commandement. Il vivait encore, il me dit : « Je crois que je suis fichu ; mais cela ne fait rien, si nous avons la victoire... passez le commandement du peloton à l'adjudant Tetreau. »

Quelques instants après, des soldats travaillant à la réfection d'une partie de la tranchée éboulée, le lieutenant leur dit de bien faire attention. « Moi, cela ne fait rien ; mais les hommes, faites attention. »

A midi 40, il rendait le dernier soupir, sans avoir trop souffert.

Son père, qui semble n'avoir point connu d'apaisement à sa douleur, me remettait, il y a peu de jours, les mains tremblantes et des sanglots dans la gorge, avec le texte du décret faisant son fils chevalier de la Légion d'honneur, ce rapport griffonné au crayon, déchiqueté, jauni, pieuse relique que, dans son agonie sereine et stoïque, Pierre Ginisty léguait en mourant à ceux qui avaient été toute sa vie, toute sa fierté, tout son espoir.